

RAVAILLAC

du sang, du sang, du sang **5F**

INTEGRATION PIEGE A CONS

(p 2)

UN FOYER, yé, yé, yé ...
(p 4)

**TCHETCHENIE :
MORTS DANS L'OUBLI**
(p 6)

**11 SEPTEMBRE :
NOUS SOMMES TOUS DES NEUNEUS**
(p 9)

**DOSSIER :
INSTRUCTIONS POUR
UNE PRISE D'ARMES**
(p 11)

RAVAILLAC

**AFFREUX, SALES ET
MECHANTS**



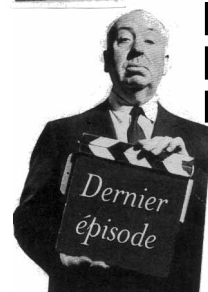
C'est au bahut qu'on passe la grande partie de notre temps, qu'on forge un bon nombre de nos amitiés, qu'on fume comme des poissards new-yorkais et qu'on ingurgite des litres de café, qu'on effectue des choix potentiellement importants pour notre future vie professionnelle (quoique là je sois moyennement convaincu), qu'on s'est tapé quelques mémorables crises de fou rires et qu'on s'empare le plus aussi probablement... Et pourtant quelle place a notre parole dans le système éducatif, et particulièrement à Henri IV ? Où peuvent s'exprimer et agir les 1800 élèves qui quotidiennement investissent ce lieu qui n'a de sens que par eux ? Nulle part, ou si peu. Les cours sont magistraux, les représentants des élèves lorsqu'ils sont consultés n'ont aucun pouvoir décisionnel, et rien n'est fait pour qu'existent des lieux de vie conviviaux qui permettraient un réel échange. Parce que le lycée n'est pas juste un passage obligé, parce qu'il peut aussi être un lieu de libertés et l'espace de nouvelles expériences, et parce que de toutes façons et en dépit de toutes les interdictions il le restera, nous avons décidé de créer un journal.

Anti-élitiste et complètement indépendant, réalisé intégralement par des lycéens et des élèves de prépa, sans chefs ni profs, Ravaillac se propose d'être le reflet de vos envies, de vos colères et de vos revendications, tout en vous foutant des grands coups de pompe au cul pour vous secouer les vers du nez. Impertinents et corrosifs, beaux, riches et intelligents, nous tenterons d'aborder des problèmes de fond tout en revendiquant féroce le droit à l'humour. A vous aussi de déceler sous la remarque acide des questions pertinentes et de savoir aborder avec dérision les sujets les plus graves. L'exercice est périlleux, le mélange explosif, pourtant ça vaut le coup d'essayer. Ravaillac va sauter dans le plat à pieds joints, mais quelles qu'en soient les conséquences, on assumera soyez en sûrs.

Pour sauvegarder sa liberté de ton, Ravaillac, qui tient à son amateurisme, a besoin de votre soutien, tant financier (niark, niark, niark) qu'effectif. Réagissez et participez. Notre indépendance est à ce prix.

Ze Supervizor

**Peau à problèmes ?
Voici la solution.**



RAVAILLAC n°1
directeur de publication et rédacteur en chef : Jonathan Desoindre (HK1)
rédacteurs :
Marc-Olivier Simon (HX1)
Marguerite Hocquard (T-ES)
Charles-Henry Morling (ECS1)
BD : Pépé Max
imprimerie spéciale

adresse e-mail : ravaillac@hotmail.com

Intégration : piège

Sujet de colle : du bizutage au néo-bizutage

Bizuter (définition du Larousse) : Faire subir des brimades légères, des épreuves amusantes à (un bizut), à titre d'initiation.

Depuis 1998, le bizutage a été interdit, les "brimades légères" entraînant des interprétations un peu libres aux conséquences néfastes. Théoriquement le bizutage est une tradition passée aux oubliettes. Mais on a du mal à se défaire des mauvaises habitudes. Il subsiste donc une sorte de néo-bizutage dont l'une des formes les plus répandues est la soirée d'intégration. Dernièrement on n'a cessé de me répéter que les deux n'avaient rien en commun, mais à mes yeux rien n'est plus semblable.

La soirée d'intégration dans sa forme la plus simple est une fête organisée par les carrés, imposant aux bizuts un déguisement (du beauf au sado-maso). En effet, quoi de mieux pour faire disparaître les inhibitions de chacun que de se ridiculiser tous ensemble ; ça créé des liens, essaie-t-on de nous faire croire. Cette soirée d'intégration est généralement accompagnée d'un questionnaire au goût des plus douteux (digne des tests de personnalité de *Muteens*). Avec ces éléments, il y a déjà de quoi faire un bizutage. Questionnaires et déguisements sont présentés comme amusants (permettez moi d'en douter) et les deux se font "à titre d'initiation". Car c'est pour nous accueillir, nous jeunes bizuts qui accédons à une nouvelle classe d'âge, que les carrés se donnent tant de "mal". Sous un prétexte d'intégration c'est en fait un élitisme bien puant de la gueule qui se perpétue : afin de faire partie de classes supposées supérieures, il est nécessaire de subir un rite d'initiation, manière imparable de constituer un corps soudé. La différence se creuse ainsi entre ceux qui en sont (et dont le bizutage est censé prouver qu'ils le méritent) et les autres.

Pas bien méchant ce néo-bizutage ? Dans tous les cas, cette soirée d'intégration demande une participation des bizuts. Selon la soirée, il peut s'agir d'un simple apport de boissons ou bien d'une participation financière, qui prend parfois la forme d'un véritable racket. Dans certaines prépa parisiennes, les carrés ont exigés des bizuts qu'ils achètent des bonbons avec leur propre argent, bonbons qu'ils



Un prépa Chartes déguisé en Reine Elizabeth

ont dû aller vendre par la suite dans la rue. L'argent ainsi récolté a été reversé aux carrés afin qu'ils puissent orga-

à cons

niser une soirée d'intégration, qui évidemment était elle aussi payante...certaines soirées open-bar coûtent moins cher.

Mais certains bizutages assez «extrêmes» ont lieu à Henri IV. Les prépas Chartes sont les détenteurs du titre. Plusieurs épreuves sont imposées aux immigrants cherchant à s'installer dans le « fabuleux » royaume des Chartes. Ceux-ci commencent tout d'abord par apprendre l'hymne national (un cantique latin) de leur nouvelle patrie, et ce, debout sur les tables, le tout étant d'un ridicule achevé. Une répétition pour le véritable spectacle : un défilé dans la cour, en costumes médiévaux, pendant lequel des cantiques latins sont chantés, le drapeau royaliste fièrement arboré en fin de cortège. Puis s'ensuit l'ultime épreuve de la chapelle (contrairement à celle du Graal aucune gloire n'échoit à celui qui la franchit). Les secondes années, qui forment la cour d'un roi et d'une reine (élus par eux dans le courant de l'année précédente) accueillent le nouveau petit peuple au service du roi dans la chapelle d'Henri IV. Mais dans le royaume des Chartes il n'y a pas de lutte des classes : le temps permet à chacun tour à tour d'être victime et bourreau. Malheureusement, le temps, censé guérir toutes les blessures, ne permet pas de se défaire de traditions honteuses qui sont la manifestation d'un instinct grégaire supra-développé écrasant toute forme de bonsens.

Outre les formes outrageusement ridicules que prennent ces néo-bizutages, il est encore plus aberrant que tant de monde l'accepte (et que des



PLUS C'EST COURT
PLUS C'EST BON

Terrorisme

La photocopieuse promise au CVL l'année dernière aurait été détournée. La Tour Montparnasse a été évacuée.

Finances

Suite à une OPA du Piano Vache sur la machine à café, les prix passent de 2F50 à 3F. Aucun plan social n'est encore envisagé.

Révolution culturelle

Changement de programme au ciné club historique du lycée : à la place de King Kong sera projetée la série des Die Hard.

La Horde sauvage

Monsieur Bonnot a été nommé proviseur adjoint, on attend le reste de la bande.

Gérontophilie

Les morveux de l'Action Française Lycéenne qui distribuaient des tracts devant le lycée aimeraient bien qu'on les prenne pour de vrais rebelles. Faudrait déjà qu'ils arrêtent d'écouler leurs feuilles de canna-lys frelatées...

Rumeur

Après avoir posé ensemble pour Paris-Match (sic), les proviseurs d'Henri IV et de Louis-le-Grand auraient décidé de postuler à Star Academy.

Dernière minute

Suite au crash de deux photocopieuses, la Tour Clovis est en rénovation.

Verbatim

Un prof inspiré : "Le Christ a été tué par son chat. Ne dit-on pas que Jésus est descendu parmi nous ?"

Une seule façon de voir.
Une seule façon de penser.
Une seule façon d'agir.

Méchoui < Le Silence des Agneaux

>>> profs le cautionnent). Sous prétexte que c'est une tradition, personne ne se pose de questions sur son bien-fondé. Mais d'où viennent ces droits sur les bizuts que les carrés s'octroient ? Sous prétexte qu'ils sont plus vieux, et qu'ils sont déjà passés par là (preuve qu'ils n'ont même pas été capables d'en tirer une leçon), ils s'autorisent le droit d'infliger le même sort aux suivants. Mais l'ancienneté d'une tradition est loin d'être une justification suffisante. Si à 18 ans, on reprend à notre compte ce que les générations précédentes nous ont légué de pire, quand chercherons nous à réinventer un rapport aux autres plus harmonieux ?

Si les formes ont changé, les idées véhiculées par ce néo-bizutage restent toujours les mêmes : bêtise crasse, élitisme, machisme, sadisme et domination. Ces valeurs sont dangereuses et lorsqu'elles s'expriment ainsi dans l'indifférence générale même de façon bénigne, le dérapage rode. Brûlons les traditions : l'imagination au pouvoir !

Concombre Charlie

Alors que le lycée subit de salutaires travaux de rénovation, que le CDI prépas devrait ouvrir ses portes dans l'année et qu'une salle de permanence est en cours, aucun projet de foyer n'est semble-t-il prévu... Ravailiac s'en inquiète.

Un foyer, yé, yé, yé . . .

La vie lycéenne... c'est, je dirais (Cf l'édito), notre vie. C'est la vie sociale d'une communauté qui a la chance de prendre place dans la cour de ce beau et historique lycée qu'est Henri IV. Enfin, une chance malheureusement étroitement liée à la météo, parce que dès qu'on commence à se les geler (sujet d'actualité), ou à se tremper dehors, la cour du lycée est beaucoup moins accueillante, les couloirs oppressants et étroits, les salles de perm' (quand on en trouve) austères et glauques.

Pas très constructif tout ça pour l'instant, mais soyez patients, l'idée arrive : le foyer. Tant de lycées en possèdent, et pourtant ce prestigieux lycée (vous aimez ça, hein...) qu'est Henri IV n'en abrite même pas une ébauche ! Révoltant, n'est-ce pas ! ? On est là pour ça.

Installer un foyer pour les élèves permettrait de disposer d'une salle de détente agréable dans laquelle seraient disposés des fauteuils plus confortables que ces chaises qui nous font tant mal au cul. Une salle où la déco serait un peu plus stimulante que les posters d'un buste de Sénèque ou de celui de l'oracle de Delphes par temps clair et ensoleillé. Et puis surtout une chaîne. La musique adoucit les mœurs bordel ! Pouvoir écouter sa musique entre potes, ça vaut tout l'or du monde. On pourrait même pousser le vice de la détente en installant un baby-foot ou un billard, ainsi que quelques bouquins et journaux pour les plus sérieux d'entre nous.

Tout ça c'est très joli, mais où ?, va-t-on répliquer. Certaines salles sont inexploitées et pourraient rapidement être aménagées. A long terme, la réfection d'une grande salle en sous-sol (inutilisée actuellement) constituerait un espace idéal pour abriter un foyer. On pourrait donc disposer provisoirement d'une salle vers le début de l'année (civile) si on secoue un peu l'administration, et, au bout d'un ou deux ans, la grande salle du sous-sol pourrait être retapée.

4 Pour gérer le foyer, nous proposons une double gestion

LOI . N° 98-468 DU 17-6-1998

Le bizutage est un délit. La loi du 17 juin 1998 prévoit une répression pénale pour les élèves mais aussi pour les enseignants. Elle définit le délit de bizutage de la façon suivante : *"Hors les cas de violences, de menaces ou d'atteintes sexuelles, le fait pour une personne d'amener autrui, contre son gré ou non, à subir ou à commettre des actes humiliants ou dégradants lors de manifestations ou réunions liées aux milieux scolaire ou socio-éducatif est puni de 6 mois d'emprisonnement et de 50 000 F d'amende."*



A Henri IV, la vie lycéenne ne casse pas des barreaux de chaises

pions/CVL (Conseil de la Vie Lycéenne) : pions pour la sécurité et la discipline (il en faut !) et CVL parce que c'est avant tout un lieu de vie pour les élèves. Une habile répartition des clés entre les pions et les élèves élus du CVL pourrait assurer une disponibilité optimale de la salle. C'est grâce à nous que le lycée vit, alors n'est-il pas temps qu'il s'adapte à nous ?

Ce projet nous tient à cœur (comment ne pourrait-il pas séduire ?). Notre motivation, soutenue par la vôtre, je l'espère, fera de ce projet du foyer une idée récurrente de notre, ou plutôt de votre journal. A suivre donc...

Shaïgan

Les lycéens ont des droits

1

Droit de publication : la circulaire n°91-051 du Ministère de l'Education nationale rappelle que les lycéens ont le droit de rédiger et de diffuser des journaux au sein de leur établissement "sans autorisation ni contrôle préalable" de qui que ce soit. Aucune censure ne saurait donc entraver la presse lycéenne. Cependant, si les rédacteurs lycéens peuvent aborder tous les sujets qu'ils souhaitent, responsables de leurs écrits, ils doivent proscrire l'injure, la diffamation, la calomnie ainsi que toute atteinte aux droits d'autrui. En cas de manquement à ces règles déontologiques essentielles, le proviseur du lycée est à même de suspendre la diffusion du journal.

La Planète des singes < Tchétchénie

Parce que l'information ne se consomme pas comme un Big Mac. Parce que l'information ne s'arrête pas au factuel. Parce que la France n'est pas le centre du monde. Parce que les Média ne disent pas tout. Parce qu'ils ne sont pas libres. Parce que nous le sommes. Nous avons décidé de parler d'actualité internationale. A chaque numéro une situation, son historique, et les raisons pour lesquelles il ne faut surtout pas en parler...

Esprit de Munich

Longtemps soumis, comme leurs voisins Ingouches, aux princes tcherkesses Kabardes, les éleveurs tchétchènes s'émancipèrent au XVIIIème siècle, et se convertirent à l'Islam. Ils furent aussitôt envahis par les Russes. La résistance fut organisée à partir de 1785 notamment par l'imam Châmil qui conduisit le djihad de 1834 à 1859, date de sa reddition. Celle-ci sonna le glas de l'indépendance et déclencha l'émigration massive des Tchétchènes en Turquie. Même lorsqu'ils obtinrent de rentrer sur leurs terres les Tchétchènes étaient dès lors considérés par les Russes comme un peuple fourbe, soumis aux Turcs. Pendant ce temps s'accomplissait la colonisation de leurs terres par les Cosaques du Terek et l'exploitation de leurs champs pétroliers de Grozny.

Partie prenante dans toutes les constructions éphémères qui se succédèrent après la révolution russe, les Tchétchènes intégrèrent finalement la République socialiste soviétique autonome tchétchéno-ingouche en 1936. En 1942, leur territoire fut tout juste effleuré par l'avancée des troupes allemandes, mais lors du retour de l'Armée Rouge en 1943, les deux peuples furent suspectés d'avoir " collaboré " avec l'Allemagne, et furent intégralement déportés en 1944 vers les zones de peuplement spécial d'Asie centrale. Leur république fut officiellement supprimée en juin 1946, et son territoire partagé entre ses voisines, le reste constituant une nouvelle région administrative russe, l'oblast de Grozny. Lors de la déstalinisation, Khrouchtchev réhabilita les deux peuples déportés et rétablit leur république autonome en 1957. Tchétchènes et Ingouches furent progressivement réinstallés sur leurs terres.

La République de Tchétchénie et d'Ingouchie proclama sa souveraineté en 1990. L'année suivante, les Tchétchènes optent pour l'indépendance complète. Courant 1994, une opposition armée tchétchène, soutenue par l'armée russe, essaie de renverser le président tchétchène Dudaïev, mais sans succès. Le 11 décembre 1994, les troupes russes envahissent la Tchétchénie mais sont refoulées dans leur assaut de Grozny, partiellement détruite lors des combats qui s'ensuivent. Une armée russe encore plus nombreuse, estimée à 40 000 hommes, parvient à prendre la ville en 1995, provoquant des pertes civiles importantes. La résistance tchétchène continue pourtant dans le reste de la république sous forme de guérilla. Les troupes russes se retirent finalement de Tchétchénie en 1997, à la suite d'un traité de paix et de 50 000 morts. Les accords de paix signés entre le président Aslan Maskhadov et Boris Eltsine reconnaissent de facto l'indépendance de la Tchétchénie. Cette guerre a laissé la région dans un état économique désastreux et politiquement très instable. Alan Maskhadov a été élu président en 1997, mais son pouvoir s'est très vite étiolé au profit des chefs de guerre.

Same player shoot again

Les Russes reviennent en 1999 pour " éliminer les terroristes islamistes " accusés d'être responsables des attentats qui ont fait 293 morts en août et septembre en Russie (aucun d'entre eux n'a été revendiqué et leur origine n'a jamais été prouvée...) et d'avoir organisé deux rébellions dans la république voisine du Daguestan.



La guerre continue encore à ce jour en Tchétchénie, délibérément conduite contre les populations civiles. Bombardements des lieux de vie, multiplication des blessés par mines, arrestations arbitraires, envoi des hommes dans des camps de " filtration " - les mots changent, pas les atrocités -, pillages et opérations de " ratissage "... Un climat de terreur règne. On estime à 500 000 le nombre de réfugiés tchétchènes. Tout homme de 15 à 50 ans peut disparaître d'un moment à l'autre dans les rafles de l'armée russe ou aux innombrables " check-points " militaires dispersés en Tchétchénie. L'association humanitaire Human Rights Watch (HRW) a appelé l'ONU à condamner la Russie dans un rapport accablant pour les troupes russes. On découvre charnier après charnier depuis quelques mois, dont le plus important regroupait une soixantaine de cadavres. Il a été découvert en février dernier à moins d'un kilomètre du quartier général des forces russes, à Khankala (banlieue de Grozny). Les photos des corps et les témoignages recueillis auprès des proches de disparus font état de tortures, avec des oreilles coupées, des crânes scalpés, des membres brisés, ainsi que d'exécutions sommaires.

C'est cette situation insoutenable qui a poussée quatre hommes, le 15 mars dernier, à détourner un avion d'une ligne russe, et à prendre en otages ses passagers. Ces " pirates ", Aslanbeck Arsaïev, ancien ministre de la sécurité tchétchène en 1998-1999, et trois membres de sa famille dont l'un âgé d'à peine 15 ans, ont détourné l'avion armés d'un couteau de cuisine, d'un marteau et " d'un objet couvert qui ressemble à une bombe " selon le responsable de l'aéroport de Médine, où l'avion avait atterri. Ils demandaient la fin de la guerre en Tchétchénie et voulaient que des journalistes montent à bord pour leur montrer des vidéos des traitements de prisonniers dans les camps de filtration...

Ils furent écrasés. Sans états (ou Etats) d'âmes. Ils ne pouvaient rester passifs, résistants de la première heure dans un combat perdu d'avance... "Héros " ou " terroristes " la frontière est ténue entre les termes et l'Histoire n'en retiendra qu'un seul selon la volonté du vainqueur. Pour les nazis, les résistants étaient des " terroristes ", l'Histoire en a décidé autrement.

Silence radio

Aujourd'hui Moscou respire et triomphe. L'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe a voté le 25 janvier dernier le rétablissement plein et entier du droit du vote de la délégation russe. Sans conditions, ni limitations. Cette sanction avait été prise timidement en avril 2000 pour dénoncer le caractère inadmissible de la politique russe en Tchétchénie et la sale " guerre " que Moscou y mène. L'Assemblée, à son propre étonnement, avait osé voter cette sanction légère, par crainte d'un dés crédit total, et poussée par une opinion publique en émoi devant sa télévision. Comme si les raisons qu'elle avait évoquées à l'époque n'existaient plus. Comme si la situation s'était réellement améliorée depuis l'année dernière. Mais la télévision n'en parle plus.

>>>

>>> Lors d'un congrès extraordinaire de défense des droits de l'homme à Moscou plus de trois cent associations humanitaires se sont écriées que " ce qui se passe en Tchétchénie peut être qualifié de crime de guerre, de crime contre l'humanité, nous sommes à la limite du génocide d'un peuple tout entier ". Elles furent ignorées.

A la trappe les droits de l'homme, vive la realpolitik ! Telle est en somme la nouvelle devise de l'Europe, puisque cette même assemblée avait demandé l'année dernière aux gouvernements représentés au Conseil de l'Europe de traduire la Russie devant la Cour européenne des droits de l'homme. Il suffisait pour cela qu'un seul Etat en fasse la demande. Mais parmi les quarante Etats représentés, aucun ne l'a fait. On reconnaît bien là le courage de nos gouvernements, comme en 1938 ! Aujourd'hui les intérêts économiques sont les seules valeurs à défendre, et la Russie étant un marché de 150 millions de consommateurs et une route stratégique vers le marché asiatique, sans compter le pétrole et le gaz naturel à sa disposition, on comprend mieux les réticences de nos "élus" à la contrarier...

2001 : année Poutine

Cet homme, qui s'est allié la clique mafieuse des années Elstine, qui a supprimé la liberté de la presse tout en gardant un soutien populaire, ne s'est pas contenté de la résignation de l'Assemblée parlementaire européenne. Grâce aux récents événements il a carrément obtenu le soutien des dirigeants européens et américains au massacre des Tchétchènes -pardon, des TERRORISTES Tchétchènes - terroristes bien sûr, car musulmans, même s'ils n'ont jamais eu de revendications religieuses. Pourquoi un tel revirement de politique(s) me direz vous ? C'est simple : pour pouvoir lancer une contre-attaque d'envergure médiatique en Afghanistan, Bush avait besoin du soutien logistique et matériel de l'armée russe. Mais comment coopérer avec une armée qui massacre en même temps des centaines de milliers d'innocents ? Il suffit de déclarer que ces innocents sont en fait des vilains terroristes qui sont liés à M. Ben Laden. Le tour est joué. Cependant Poutine n'est pas stupide. Il sait qu'il ne peut lutter sur plusieurs fronts. Or l'Asie centrale, riche en pétrole et en gaz, aux confins des grandes puissances asiatiques, est hautement stratégique. Et la hantise de voir des troupes américaines à ses portes est grande en Russie. D'autant plus que Poutine a su s'imposer aux américains comme interlocuteur privilégié et qu'il espère tirer des gains importants de son soutien à Washington. Alors il sait qu'il va lui falloir trouver une solution rapidement en Tchétchénie. Cette solution ne sera pas militaire : en deux ans, l'armée russe n'est pas parvenue à ses fins et aujourd'hui encore elle perd des hommes. L'évolution la plus probable (selon les maigres informations qui filtrent à travers le rideau de fer tiré par Poutine sur la Tchétchénie -il ne reste ni journalistes ni organisations humanitaires véritables là-bas-) serait que les leaders Tchétchènes entament des négociations avec Poutine pour aboutir à une sorte de semi-indépendance encore sous la tutelle de Moscou. Mais cela ne saurait satisfaire les plus déterminés des rebelles. Cela ne saurait satisfaire la population de devoir supplier Moscou de l'aider à reconstruire le pays qu'elle a détruit. Cela ne saurait satisfaire l'opinion publique du monde entier si elle savait la misère de ce peuple. Si seulement...

Le Corbeau

A lire

Voyage en enfer, journal de Tchétchénie, d'Anna Politkovskaï (l'une des très rares journalistes russes à couvrir depuis son début le conflit tchétchène), publié en France par l'éditeur Robert Laffont.

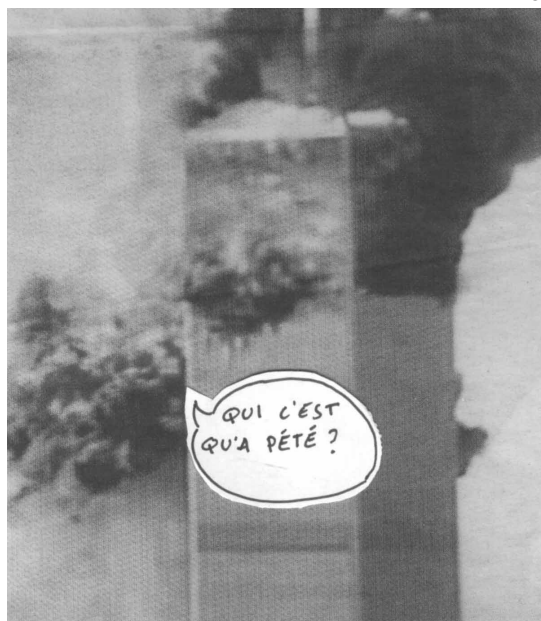
NOUS SOMMES TOUS DES NEUNEUS

On a rarement eu l'occasion de mesurer l'étendue de la connerie tricolore comme on l'a eu avec les attentats contre les USA. Lorsque les média se mettent à répéter les mêmes conneries à longueur de journée, il prend aux braves gens de vouloir faire de même. C'est à celui qui en dira les pires (George Walker a une sacrée avance, c'est plus la peine d'essayer de le battre). On larmoie, on s'affole, on pleure ces types comme nos potes les plus chers. Pourtant il me semble que les seuls américains avec lesquels on soit vraiment intime c'est Charles Ingals de *La petite maison dans la prairie* et Bobby Hewing dans *Dallas*. Ils n'ont toujours pas été cités dans les rapports officiels concernant le décompte des victimes.

A part ça il semble que la France ait peur de se prendre un Airbus (où quelque chose comme ça) dans le cul. La politique étrangère de la France est sans scrupules mais elle ne vaut pas celle des US. Néanmoins on prend des mesures à la con: y a rien de tel que de balancer des flics et des bidasses à chaque coin de rue pour remédier aux problèmes d'incontinence des français. Les arabes se prennent deux fois plus de matraques dans la gueule et on retrouve le sourire. Car le bouffeur de clacos moyen, rusé comme un blaireau, a déjà identifié la menace. Il s'agit des arabes et des barbus. On alimente la bêtise avec les images de quelques palestiniens en train de fêter le fait que pour une fois les américains récoltent les fruits de leur impérialisme.

Les US ont mis en place et soutenu des dizaines de dictatures encore présentes sur la planète et ont traité avec les pires crapules. Aujourd'hui l'un de ces voyous se retourne contre ses anciens complices. On a jamais levé le petit doigt quand ils contribuaient à massacrer où opprimer des millions d'êtres humains, directement ou non. Par contre on est à leurs pieds quand leur bourse se casse la gueule. Les trois minutes de silence au lendemain des attentats sont le symbole de cette hypocrisie. Pour la Tchétchénie, le Rwanda, les Balkans, la Corée du nord, et surtout toutes les victimes de l'impérialisme américain, il n'a jamais été question d'aucun témoignage de solidarité. A croire que les victimes n'ont d'importance que si elles nuisent à l'économie mondiale.

Ze Brain



L'ÉTÉ DES LOFTEURS : Loana à New-York



3615 Fais-le toi-même

5 LEÇONS POUR

prendre son pied en avion

1- Partenaires : la position dite du Boeing 757 se vit en groupe. Elle requiert trois, quatre personnes expérimentées, prêtes à risquer leur vie pour convertir les 10 000 autres. Que vous soyez actif ou passif, ce rapport garantit une réelle explosion d'essence.

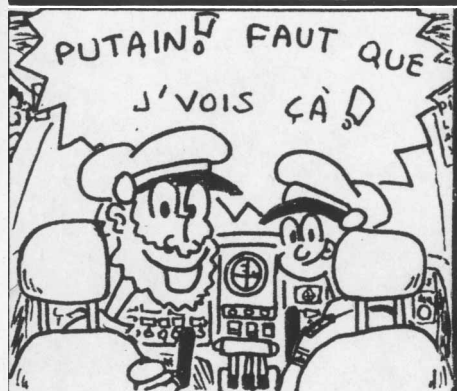
2- Equipement : Expérience unique dans votre vie, elle nécessite des mois de préliminaires. Il s'agit par conséquent de choisir son équipement avec soin. Quelques conseils pour éviter toute faute de goût : la tendance n'est plus du tout au latex, mais le plastique fait fureur (accessoire indispensable pour la bombe que vous êtes). Signalons que le cutter est la valeur montante pour laquelle Wall Street s'enflamme. Enfin, pour un trajet plus chaud privilégiez les gros calibres : préférez le Boeing 757 au Concorde, beaucoup trop prompt à l'explosion précoce.

3- Lieu : Pour ne pas finir au fond des bois n'hésitez pas à croquer la pomme. Privilégiez les symboles phalliques :

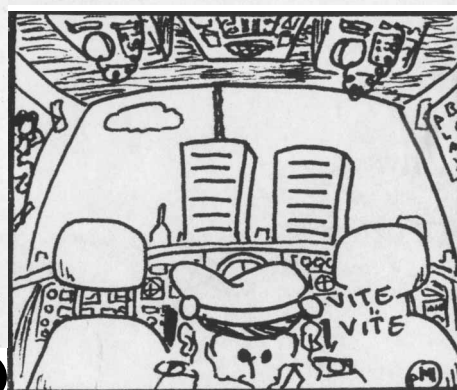


en ce nouveau millénaire il ne suffit plus de grimper au rideau, pour atteindre des sommets préférez les gratte-ciels.

4- Temps : Ne vous laissez pas abattre par la rentrée, prolongez la torpeur de l'été. Pour pallier à la routine du quotidien, envoyez-vous en l'air dès le matin.



5- Passage à l'acte : vous êtes fin prêts, jetez vous à l'eau sans gilet de sauvetage. Ménagez avec soin votre dernier feu d'artifice, qui bien mené vous permettra, comme dirait l'autre barbu de rejoindre le royaume des 70 vierges.



REVOLTES

Chaque génération de lycéen initie un mouvement de révolte et de grèves, d'ampleur plus ou moins forte, dont Octobre 98 fut le dernier avatar. Cependant de plus en plus ces explosions, dues à un ras-le-bol qui à la fois dépasse le cadre scolaire et le remet profondément en cause, se polarisent sur des revendications uniquement matérielles, courant ainsi à l'échec. Rien n'est en effet plus facile que de stopper des manifs lorsque leur unique demande est d'obtenir davantage de chaises et de tables. On chipote, on négocie puis on accorde avec condescendance, et finalement rien ne change.

Pourtant la colère, inexprimée et brouillonne, continue de couvrir sous l'apaisement. Contre un monde intrinsèquement inégalitaire, contre un ordre social et économique injuste et oppressant, contre un système éducatif dans lequel notre parole reste lettre morte, il devient urgent de résister. Mais comment s'engager en ces temps où le militantisme est mal vu ? Les partis, opportunistes, dogmatiques ou au mieux inefficaces se sont déconsidérés eux-mêmes. Les syndicats lycéens et étudiants, complètement manipulés par les pouvoirs politiques, nous quémangent un soutien qu'ils n'auront pas. L'engagement associatif, de plus en plus prisé par des djéun's en quête de causes à défendre tente de pallier au déboussolement militant. La vision parcelaire du monde qu'ont nécessairement les associations permet néanmoins plus de déculpabiliser leurs adhérents de leur inaction, que de changer notre existence.

Il nous semble quant à nous qu'il est primordial d'agir concrètement sur notre réalité immédiate tout en conservant une volonté indéfectible de voir émerger un autre monde. Animer un journal nous paraît être le seul moyen de transformer notre environnement sans renier nos utopies.

Ze Supervizor

INSTRUCTIONS POUR UNE PRISE D'ARMES

"Quelle belle journée, j'ai bien fait de sortir du frigo ce matin...quoique, permettez moi de douter que la prépa soit le meilleur moyen d'écouler mes tendres et jeunes années. Mais même si je ne les passe pas allongé dans un potager aux côtés de ma concombre, j'ai bien fait de sortir de cette DHEA frigorifique qui me plonge dans une torpeur malsaine".

En effet, l'attente et la passivité ne sont pas une solution pour un jeune concombre. Si celui-ci veut échapper à son morne destin et vivre sa vie pleinement, ce n'est pas en essayant de préserver celle-ci coûte que coûte. A quoi bon prolonger l'existence si ce n'est pas celle que l'on a choisie ? Ce qui vaut pour ce concombre vaut aussi pour la jeunesse. Seulement le concombre du haut de son étagère de réfrigérateur ne peut pas agir sur son destin tandis que les jeunes ont les moyens de se faire entendre. Le concombre aimerait bien pouvoir revendiquer son droit à ne pas devoir subir une vivisection quotidienne, mais cela lui est impossible. Le jeune par contre, qui a la possibilité de s'exprimer, ne sait plus maintenant que dire et se réfugie (pour éviter de se voir reprocher son manque d'engagement) derrière un semblant d'excuse comme quoi ça ne servirait à rien de se battre, ou alors que c'est une activité immature, que Mai 68 c'est fini et que maintenant il préfère préparer son avenir de jeune cadre dynamique et que ça au moins ça sert à quelque chose, et que lui ne finira pas clodo, etc... De plus quelle cause serait suffisamment importante pour transcender son bel avenir de golden boy ?

La réponse dans le cas du concombre est simple, il cherche à éviter l'attaque de l'épluchoire, du couteau de cuisine et de divers autres instruments de tortures. Mais dans le cas du jeune il n'y a rien de tel. L'histoire, source de nombreux exemples peut apporter des réponses. Les jeunes de par le passé ne devaient pas non plus forcément faire face à des pratiques sado-mazo, et pourtant ils ont trouvé le moyen de se révolter. C'est le cas notamment en Pologne en Mars 1968 où des dizaines de milliers d'étudiants manifestèrent pour exiger que soit respecté leur liberté. La jeunesse polonaise cherchait ainsi à modeler la société dont elle allait hériter et dans laquelle elle allait devoir vivre. Prendre son destin en main, restaurer certains droits trop souvent bafoués, et lutter contre la bêtise crasse réfractaire au changement sont toujours d'actualité. La jeunesse peut et doit toujours chercher à parfaire le monde.

tion, les jeunes n'ont rien à perdre : ils ne sont pas installés, n'ont pas une famille à charge, ne doivent pas se soucier du loyer, etc. Mais c'est aussi son devoir car personne d'autre n'osera entreprendre cette tâche ardue et non sans risques (les forces de répression sont d'ordinaire peu tendres). En effet ce n'est pas un bourgeois quinquagénaire et pantouflard qui, ne se souciant plus que de sa retraite et des travaux qu'il pourra apporter à sa maison, cherchera à bouleverser l'ordre social. Son échelle de valeur a déjà été faussée et son idéalisme rongé jusqu'au trognon. L'injustice sociale et le manque de liberté font maintenant partie intégrante de son quotidien monotone.

Malheureusement, notre génération est vieille avant l'âge. La baisse de l'engagement en témoigne : les manifs ont fondu comme neige au soleil, l'UNEF (un des plus grands syndicats étudiants) de Paris IV a momentanément cessé toute activité depuis Décembre 2000 faute de membres (entre autres). Cette baisse de l'engagement se caractérise aussi par une moindre politisation des jeunes qui affecte non seulement les partis politiques mais aussi certains syndicats politisés. Ainsi même l'UNI (Union Nationale Interuniversitaire) qui se prétend indépendante tout en adoptant des positions très très réacs, voire pire, reçoit une aide financière directement des partis de droite (Franck Giovanucci ancien patron des Jeunes RPR déclarant à leur adresse "Quand on est financé par un parti, il faut suivre la ligne"). Les grands bénéficiaires de cette dépolitisation sont les associations : lors des élections CNE-SER (Conseil National de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche qui s'occupe des affaires budgétaires, statutaires, réglementaires, administratives et institutionnelles) en juillet 1996, la liste A.E. (Associations Etudiantes) est arrivée deuxième derrière l'UNEF-ID (Union Nationale des Etudiants de France Indépendante et Démocratique) avec 27,3% des voix. La FAGE (Fédération des Associations Etudiantes) en a aussi profité, devenant ainsi la première organisation associative étudiante indépendante avec 1200 associations, soit près de 300 000 étudiants adhérents à une association membre de la FAGE.

Cette préférence pour l'engagement associatif plutôt que syndical ou politique est révélateur d'une nouvelle façon d'aborder les problèmes auxquels la jeunesse est confrontée. Les partis politiques (tout comme les syndicats qui dans de



nom - breux cas ne servent que de portes d'entrée dans le monde de nos dirigeants) sont maintenant associés aux mots dogmatisme, opportunisme et compromis. Les syndicats et les partis constituent trop souvent le théâtre de luttes personnelles pour le pouvoir où chacun essaye de se mettre en valeur sans se soucier des revendications étudiantes : l'UNEF de Paris IV est ainsi momentanément paralysée suite à "la trahison d'une partie de la direction de l'UNEF" qui a permis à l'UNEF-ID de "s'auto-proclamer UNEF réunifiée". Ces divisions internes et l'ambition démesurée de certains carriéristes empêchent ainsi tout projet de se concrétiser. Au mieux est instauré un compromis visant à satisfaire tout le monde, qui n'est en fait qu'une illusion de réforme dans le but de faire taire les étudiants aussi longtemps que possible.

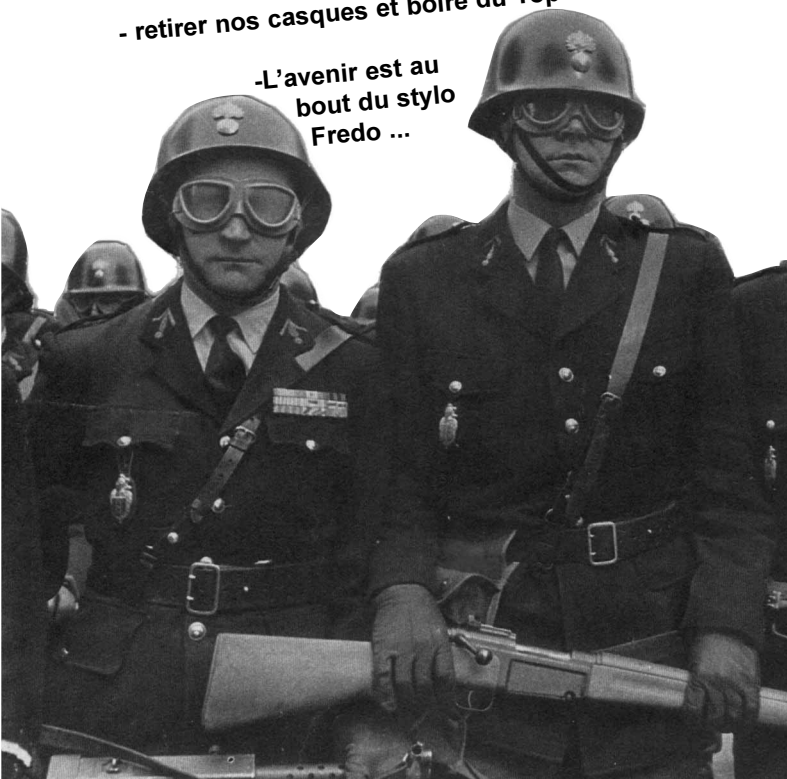
En réponse à ce désistement consistant à déléguer sa dose quotidienne de lutte à un groupuscule de dirigeants complètement coupés du terrain, les associations tentent d'offrir une alternative aux partis et aux syndicats. L'action y est plus directe et plus concrète. Une certaine indépendance y subsiste encore et leur permet parfois d'éviter de tomber dans le piège du compromis. Mais l'engagement associatif pose un autre problème : le danger de pratiquer exclusivement l'action à distance. S'occuper de récolter des fonds pour les dauphins de l'océan Indien est sans aucun doute une cause louable, mais, en n'offrant qu'une vision loupée du monde, c'est un aveu d'échec, de renoncement aux luttes locales et quotidiennes. Ce semblant d'engagement vise alors surtout à donner sans risques bonne conscience à ceux qui s'y investissent.

Pour l'étudiant la voie de l'engagement est ardue, mais elle reste possible et nécessaire. L'idéalisme et l'utopie doivent être entretenus aux risques de voir ce monde stagner dans un miasme d'inégalité et d'absence de liberté. Et ce devoir nous incombe.

Concombre Charlie

- Dis moi Fredo, tu t'es jamais dit qu'on pourrait faire un journal ?
- on serait enfin libre, puis on mettrait des articles vachement politiques, hein, et puis aussi des images et des dessins, et puis on quitterait la police...
- On pourrait militer dans un groupuscule d'extrême gauche...
- courir nus sur des barricades ...
- retirer nos casques et boire du Yop à la bouteille...

-L'avenir est au bout du stylo Fredo ...



TRUCS ET ASTUCES POUR UNE PRISE D'ARMES

Qu'on soit d'accord avec eux ou pas du tout, voici quelques pistes pour prolonger le débat...

syndicats :

CNT/FAU - 33, Rue des Vignoles,
75020 Paris - 01 43 72 09 54

FIDL - 62 boulevard de Strasbourg -
75010 Paris - 01 44 65 94 94
fidl@macite.net

UNEF - 52, rue Edouard Pailleron
75019 Paris - 01 42 45 84 84
unef@unef.eu.org

UNL - 13, Boulevard Rochechouart,
75009 Paris
http://www.citeweb.net/lyceens/

associations :

F.A.G.E. - Fédération
des Associations
Généralistes
Étudiantes
11 rue des petites
écuries 75010 Paris
tél : 01 53 34 93 93
www.fage.asso.fr

www.animafac.org :
actualité des asso-
ciations étudiantes

pour en savoir plus...

www.zetud.net : site

entièrement consacré aux étudiants + lycéens.
Certaines informations sont utiles d'autres n'ont abso-
lument aucun intérêt. On peut notamment y trouver de
l'information concernant la création d'une association.

G.E.R.M.E.

Groupe d'Etudes et de Recherches sur les
Mouvements Etudiants
42 rue Faidherbe 75011
www.ateliernet.org/germe

ON A ESSAYÉ le sexe urbain

On a essayé... sans se faire prendre un jour de poisson où la lune était voilée dans Paris à partir de huit heures et demie de faire des galipettes discrètes. (Histoire naturelle et sexuelle d'un couple sous la Vème république)



La nuit, les autorités publiques peuvent se révéler sous un nouveau jour et surprendre tant par leur bonté que par leur grande perversité. C'est ainsi qu'un de ces soirs où la malchance est impromptue, nos esprits candides et purs se trouvèrent saisis d'une envie bestiale d'aller voir un obscur film intellectuel taïwanais. Un peu en avance, nous sautâmes sur la splendide occasion qui s'offrait à nous: une porte cochère entrouverte dans une rue déserte. Vaquant sauvagement à des activités peu catholiques derrière ladite porte désormais close, nous fûmes brutalement ramenés à une dure réalité par cette même porte que nous reçûmes de plein fouet. Un autochtone penaud nous adressa ses excuses les plus plates, et nous sortîmes non moins penauds, en nous rhabillant tant bien que mal dans une rue subitement plus déserte du tout. Nous prîmes alors conscience de l'Oubli : notre seule chance d'assouvir notre désir premier, un billet de cent francs, se trouvait à présent de l'autre côté de la porte désespérément fermée.

Considérant que l'activité que nous avions précédemment entamée demeurerait quant à elle entièrement gratuite, nous nous mîmes en quête d'horizons plus propices. Ayant examiné maintes ruelles, cours d'immeubles et pénates abandonnées, nous nous trouvâmes soudain face à un eden tentateur dont nous séparait une grille potentiellement castratrice. Quelques vagues hésitations plus tard, et ayant établi que rien ne pouvait plus arrêter notre désir que trop ardent, nous l'escaladâmes vaillamment. Ce qui suit est laissé au foisonnement de votre imagination ; sachez cependant que la tenue dans laquelle nous nous trouvions était encore en parfaite harmonie avec le petit air de paradis perdu auquel il est fait allusion plus haut, lorsque nous fûmes à nouveau rappelés à la terrestre réalité. Cette fois, ce fut par trois mots, menaçants, sombres, tragiques : "Sécurité de Paris".

Quatre gigantesques gorilles vêtus et armés en circonstance se dressaient devant nous en brandissant leurs torches éblouissantes sur nos pauvres petits corps innocents. L'ironie cinglante s'immisça perfidement dans leurs paroles cruelles : "Puis-je vous demander ce que vous faites là ? Ou plutôt non, ce serait malvenu..." De notre côté, les questions se bousculaient à la porte de nos esprits soudain pris de panique : comment expliquer aux autorités parentales l'éclosion d'une contravention pour attentat à la pudeur, effraction de lieu public clos, profanation à cent mètres à peine d'une église (si, si...), dégradation de lieu public (le préservatif, preuve irréfutable du délit, gisait lamentablement aux pieds de nos bourreaux), conduite à risque en période de terrorisme latent, détournement de mineur (je suis majeure, mais pas mon tendre et cher), et, comble des combles, >>>



>>> honteux dérobage à la sacrosainte Culture, puisqu'au lieu de parfaire notre éducation filmographique asiatique nous nous livrions bassement à de la pure et simple fornication !? Quoi qu'il en soit, nous nous vîmes intimer énergiquement l'ordre de nous rhabiller, et, après un rapide contrôle d'identité, nos

cruels détracteurs perdirent d'un bloc toute leur terrible crédibilité, laissant tomber à terre du même mouvement toute leur traumatisante autorité. "Il y a des endroits plus sympa, quoi que, le quartier s'y prête bien" furent précisément leurs paroles. Et avec une révoltante malhonnêteté (ils avaient maté comme des perdus notre rhabillage intempestif !) ils déclarèrent que pour cette fois il "fermaient les yeux",... mais qu'on ne nous y reprenne plus.

La morale de cette mésaventure sera par conséquent, en toute confidentialité: "Telles les pinèdes l'été, quand pour le ciné l'humain est trop à sec, pour l'acte copulatoire il est... grillé". A méditer...

La Poularde Masquée

l'avenir appartient à ceux qui se couchent tard...

Pour vous guider dans vos sorties, les meilleures adresses de l'équipe de Ravailiac

Resto : Le 24, au 24 rue Biot (VIIIème, M° Place de Clichy) : Tout petit, accueil très chaleureux : soupe de légumes savoureuse et revigorante, gâteau au chocolat à mourir, sandwiches classiques tout en évitant les sempiternels gruyère et autres jambon-beurre. Prix pour les étudiants (soupe ou sandwich 15f, desserts 10f).

Bar : Le Café du Trésor - 5 Rue du Trésor (IVème M° Saint-Paul) - Ouvert tous les jours de 10H00 à 02H00 : Un café riche en couleur qui mériterait d'être le rendez-vous du samedi soir du chapelier et du lièvre d'Alice au Pays des Merveilles. Le timing y est primordial : il faut arriver suffisamment tôt pour être bien assis, et suffisamment tard pour voir le DJ live (théoriquement à partir de 23H00).

Salon de thé : Café Rhubarbe - 120 Bd Montparnasse (XIVème M° Montparnasse) - Ouvert tous les jours de 10 à 19 h : Petit café-salon de thé sympa où ça sent les vacances. Décor aux couleurs pétillantes, banquettes et tables basses en salle, chaises et tables de jardin en terrasse. Carte d'environ 80 thés différents, jus de fruits pressés, petits déj', brunchs, pâtisseries et sandwiches, vente à emporter. Equipe jeune et gentille, accueil chaleureux pleins de grands sourires. (les serveuses elles sont grosses parsk'elles mangent tous leurs gateaux trop bons qui restent) Et en plus le cuisto est un beau black qui a l'air très gentil !!!

on a plein d'autres adresses mais pas assez de place, ça sera pour le numéro deux ...

"le cinéma est l'endroit où s'incarne le fantasme"

A l'occasion de la sortie de son dernier film, Comment j'ai tué mon père (critique p.20), la réalisatrice Anne Fontaine m'a reçu chez elle, un dimanche, dans son bel appartement rue St-Honoré. L'entretien, véritable leçon de cinéma, étant trop long pour être publié intégralement, en voici quelques extraits où sont notamment évoqués les rapports singuliers qui unissent dans son film un père (joué par Michel Bouquet) et ses deux fils (Charles Berling et Stéphane Guillon)...

J'aimerais d'abord aborder avec vous les rapports entre les deux frères interprétés par Charles Berling et Stéphane Guillon qui sont assez flous car on voit un net rapport de domination de Berling... On sent de plus que le frère se complait dans son rôle. Il va même plus loin que Berling, notamment dans la critique sociale vis-à-vis du père jusqu'à sa tenue vestimentaire...

Oui, quand il dit " qu'est-ce que c'est que cette étoffe ? du Tergal, on dirait un flic en civil ", c'est déjà plus sur la silhouette. Il est plus primaire aussi comme personnage au départ, puis on voit petit à petit qu'il peut avoir lui aussi un regard sur le roman familial même si c'est de manière abstraite par ses monologues, déréalisés. Ce que je trouvais intéressant c'est que de manière caustique - et finalement on voit que lui aussi a souffert, autrement mais qu'il le traduit avec une sorte d'humour - il y a quelque chose quand même qui est de l'ordre du manque. Mais comme il n'a pas connu son père, il y a une sorte de page blanche qui est plus facile à franchir que le fils aîné qui a été privé de son père à l'adolescence. Souvent on se demande comment ça se fait que ce soit le fils cadet qui ait le moins de mal. Mais finalement je pense que c'est assez véridique : quand on ne le connaît pas, même si on peut avoir des a-prioris comme ça, très extérieurs au fond, on est beaucoup plus poreux à l'arrivée de son père. C'est pourquoi il se retourne beaucoup plus facilement tandis que l'autre fils est très froid, sur la défensive, il ne veut pas le laisser entrer en lui, il s'est construit une sorte de forteresse. Ça m'a intéressé ce tandem de frères dont l'un était plus ou moins aliéné à l'autre : il est exploité mais il s'est mis aussi dans cette situation-là. Comme toujours, ce qui est intéressant c'est qu'il n'y a pas un coupable - qui est coupable dans cette situation ?, c'est impossible à dire, même si un a l'argent et l'autre pas - donc forcément la sympathie humaine va vers celui qui est ce qu'on appelle un loser, d'autant plus qu'on imagine qu'il ne va pas rester là toute sa vie.

Ils ont chacun des réactions très différentes vis à vis de leur père, on voit chez le personnage de Berling un amour passionnel qu'il n'y a pas chez celui de Guillon....

Je ne voulais pas traiter à égalité les deux frères. Ça m'intéressait plus finalement de par le fait qu'ils étaient si semblables. Aussi, même si la traduction est très différente dans leur destin, on sent qu'au fond, plus le film avance, que c'est les deux faces du même visage et sur la filiation sur la transmission. Je trouvais que c'était vers ça qu'il fallait se concentrer et donc j'ai gardé cette ambivalence là car j'ai pensé que le cinéma justement est l'endroit où l'on peut incarner de manière réelle, pas naturaliste, mais réelle, la projection, le fantasme et cet espace onirique qui devient vrai. J'ai toujours pensé que lorsqu'on avait un choc c'est à ce moment là que les images se créent et se projettent dans la tête, c'est pourquoi j'ai toujours cherché quel était le plus grand choc, et le plus

>>>

>>> simple en même temps, qui faisait que tout d'un coup, toutes les questions qu'on a en soi et qui reviennent même à des moments où l'on imagine qu'elles sont résolues, ce sont celles-là les images fondamentales. J'ai alors compris au fond qu'il fallait qu'il soit mort au départ, et peu importe quand on prend le meurtre d'une manière symbolique. Il aurait réellement eu envie de le tuer mais en même temps d'une certaine façon il y a aussi cette chose qui passe entre eux grâce à ce meurtre. Ce qui m'intéressait finalement c'est que pour la première fois, un père se retrouve malgré lui face à son travail, ou à son métier de père, c'est pas comme un psychanalyste mais disons, parce-que la psychanalyse c'est vraiment thérapie alors que là c'est une catharsis, c'est quelque chose de violent et qui a aussi les effets libérateurs de ce genre de travail, disons que c'est une équivalence.

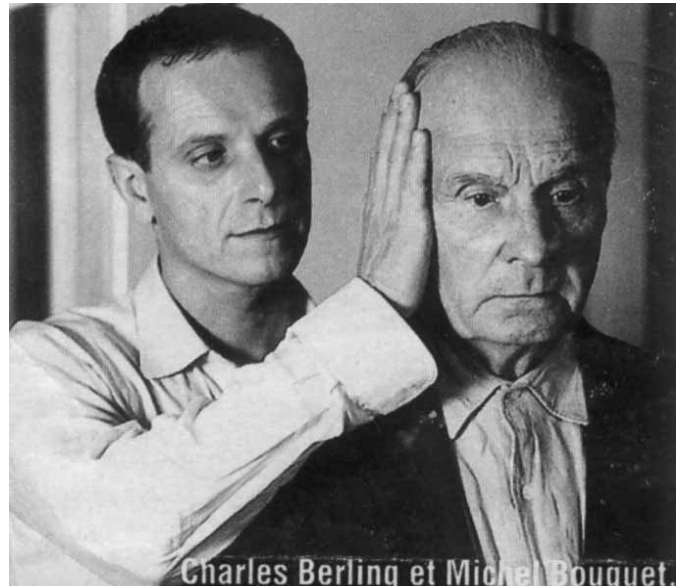
Le père va quand même renvoyer à chaque personnage ce qu'il est et ce qu'il cache en lui, ça rejoint finalement le travail de psychanalyse...

Oui sauf que là c'est moins pédagogique... ce que je trouvais intéressant c'était qu'un étranger, sauf que c'est un père, qui vient pour rien et qui s'infiltre sans aucune volonté de nuire, sans volonté au fond, et qui va petit à petit découvrir chez chacun des personnages et dans toutes les relations la face cachée d'ombre, la part aveugle.[...] Ce qui m'a toujours fascinée c'est ce moment quand on croit qu'on est parti pour une route et puis quelqu'un de l'extérieur - ça s'incarne soit par le désir, soit par la paternité - mais c'est le même procédé : il vient sans crier gare et infléchit le destin. [...]. Et effectivement, il les révèle même si lui-même aussi, se révèle à lui-même parce que lui n'est pas indemne, il n'est pas comme une sorte de démiurge qui manipulerait tout le monde. Ce n'est pas un manipulateur justement, enfin il manipule mais en même temps, à la toute fin par exemple après le meurtre et tout ça, on voit qu'il y a une sorte de désespoir aussi, et qu'au fond il découvre quelque chose in extremis comme ça au dernier moment de sa vie, qui je crois le rend humain. Sinon ce serait uniquement une mécanique- la thérapie c'est comme une sorte de mécanique [...] On comprend aussi que derrière cette façade du personnage de Berling, il y a quelque chose de l'ordre de la souffrance. Ce qui m'intéressait dans le personnage c'est qu'il a une forme de souffrance qui a été complètement surmontée, artificiellement surmontée et qui donne cet aspect justement froid. Mais moi le personnage me touche quand même, je dis ça parce que c'est le personnage le plus antipathique, parce que je trouve que c'est toujours intéressant de prendre un personnage qui est bloqué dans une situation et qui va être obligé de perdre pour gagner quelque chose, pas une chose mirobolante mais quelque chose quand même...

Il y a ça, et puis il y a le rôle du langage qui est très intéressant. Il y a une évolution, même dans les silences, un silence qui au début ne cache pas les mêmes choses qu'à la fin. Par exemple à la fin quand on a le silence du frère quand il est seul face à la caméra, et il y a un dernier silence comme ça. Est-ce que tout est dit ? Le travail est-ce que c'est le travail psychanalytique qui est fini ou même à un autre niveau, est-ce que tout a été dit ?

[...] Non, là ce qui m'intéressait c'est que le frère aîné, à partir du moment où il apprend que son père a dit que c'était lui qui avait menti à sa femme, ce qu'il dit le plus, c'est que par-delà la vie et la mort, quelque chose s'est vraiment déposé, c'est le moment, pour moi en tout cas, c'est le moment de la scène dans la salle de bain : derrière, quand le fils se rapproche de lui, et que il ferme ses yeux. Là je pense que c'est vraiment une scène de grande émotion au sens où, sans mots, rien que ce geste, geste physique, juste après le meurtre, il y a quelque chose de la proximité la plus profonde. C'est-à-dire que ce père va pouvoir mourir, va pouvoir partir définitivement et il y a une sorte de paix à ce moment là, sans mots, parce que rien dans

ce qu'il dit ne veut dire ça. Ca oui, là je pense qu'il y a quelque chose d'essentiel qui a été dit, je ne sais pas si c'est tout, mais parfois une seule chose au cinéma, dans un contexte aussi... en même temps incarné et abstrait parce que c'est forcément métaphysique ce type de rapports. Au cinéma il faut incarner cette chose étrange qu'est la paternité ou la non-paternité qui m'a toujours semblé quelque chose d'assez abstraite, et pour les hommes en particulier, j'ai toujours pensé que pour beaucoup d'hommes ça leur tombait dessus et qu'ils étaient complètement... ils ne savaient pas, parce qu'ils ne ressentaient rien et que ce n'est pas obligatoire de ressentir quelque chose, ce n'est pas une obligation, si ce n'est sociale.



Compte-tenu de votre parcours professionnel atypique, vous n'avez pas toujours été persuadée d'être metteuse en scène. Et aujourd'hui de quoi êtes-vous convaincue ?

Je suis convaincue que c'est ce que j'ai trouvé de mieux, et que probablement je peux progresser dedans (*le cinéma*) encore beaucoup, et qui donne quand même une force énorme c'est de contrôler, de projeter de la fiction. A ce moment-là il y a comme quelque chose d'immunitaire, on a l'impression que pendant ce temps là, il ne peut rien vous arriver. Il y a quelque chose de très fort, qui annule, et c'est bien ça qui est dangereux dans ce métier, il annule la vie courante, ce qui fait que quand on en revient on a beaucoup de mal. Plus on fait de films, plus on est inadapté, mais en même temps il faut vivre quelque chose de la vie pour alimenter. Je pense que pour travailler il faut quand même quelque chose qui se passe à l'intérieur de soi, c'est pas uniquement une question - enfin moi je ne suis pas un metteur en scène de technique, ça ne m'intéresse pas, il faut que j'éprouve la nécessité de faire le sujet que je vais faire. Même si je me plante. Physiquement et puis biographiquement, même si évidemment ce n'est jamais complètement autobiographique. Je n'aime pas travailler seule, écrivain ça n'irait pas, j'aime bien l'idée qu'il y ait de l'altérité, j'ai toujours aimé l'idée du travail avec les acteurs. C'est vrai que c'est là un des métiers pour ça assez fantastiques. Ça m'intéresse d'inventer quelque chose qui n'existe pas, à qui il faut donner vie, beaucoup plus.

Propos recueillis par Le Corbeau

Vous voulez que vous soit envoyée l'interview intégrale d'Anne Fontaine (on vous le conseille), simplement réagir à l'un des articles de Ravailiac (on vous y encourage), ou nous contacter ... faites nous en part à l'adresse e-mail ravaillac@hotmail.com

" le cinéma / mon idée / que je peux exprimer / maintenant / c'est que c'était la seule façon / de faire / de raconter / de se rendre compte / moi / que j'ai une histoire / en tant que moi / mais que si il n'y avait pas / le cinéma / je ne saurais pas que j'ai / une histoire " Jean Luc Godard - Histoire(s) du cinéma

Histoire(s) de famille

Comment j'ai tué mon père est un grand film alliant un scénario de qualité, des dialogues finement ciselés, une très belle photo, une bande son qui épouse les images et les mots et un jeu d'acteur d'une irréprochable précision. Il se prête ainsi à la libre interprétation du spectateur et c'est ce qui lui donne sa complexité et sa force. Au sujet principal de la mort du père se superposent en filigrane de nombreux thèmes parallèles plus ou moins développés. Du compte-rendu d'une crise de la quarantaine à la tragédie, en passant par le polar et la critique sociale, subtile mais féroce, de la bourgeoisie versaillaise, ils donnent ainsi une densité magnétique au film.

Chacun de ces fils nous permet de mieux appréhender le drame que met en scène Anne Fontaine, d'enrichir notre vision. Pourtant *Comment j'ai tué mon père* est avant tout un film d'histoire. Histoire d'un père, Michel Bouquet, revenu d'entre les morts, et de son fils, Charles Berling, que ce retour confronte à la douleur d'un passé refoulé et au néant d'un présent superficiel. Histoire qui s'assume comme telle puisque l'ensemble du film n'est en réalité qu'une projection imaginaire. Berling, en effet, apprenant dans les premières minutes du film la mort de son père, est alors plongé dans une longue méditation, dans ce fantasme du retour, qui constitue la majeure partie du film. Histoire familiale et histoire fictionnelle se rejoignent malgré tout dans cette recherche désespérée d'humanité qui caractérise les personnages.

Filiations

Le rêve éveillé que fait Berling suit un scénario relativement simple : après des dizaines d'années d'absence, après l'avoir abandonné enfant pour vivre en Afrique une autre vie que celle qu'il ne supportait plus, Bouquet débarque inopinément chez son fils et en quelques jours transforme radicalement sa vie. Derrière sa réussite reconnue et affichée, il lui dévoile la vacuité d'une existence insensible, une colère refoulée et autodestructrice, l'échec d'une vie conjugale, qu'il ne peut que reproduire avec sa maîtresse. Il lui révèle de même que la solution ne réside ni dans la fuite ni dans le mensonge mais ne peut être qu'intime. Si Bouquet parvient à faire évoluer un fils qu'il n'a ni élevé ni aimé, c'est parce qu'il lui renvoie l'image de ses propres blessures. Personnalités semblables aux doutes identiques et aux envies similaires, le père et le fils sont de fait une seule et même personne. Sauf que Bouquet, par son âge, ou plutôt parce qu'il est allé au bout de ce fantasme du départ, et par sa proximité avec la mort (" *Il est difficile d'être entre deux mondes* " dit cet homme sans attaches) peut offrir à Berling un regard distancié sur lui-même, prélude à une forme accélérée d'auto-analyse. Renvoyant au personnage sa propre image, Bouquet endosse le rôle du psychanalyste. Il révèle sans dénoncer, met en lumière sans juger, permet à ses fils en replongeant dans leur passé commun, d'exorciser celui-ci. Il leur offre les moyens affectifs et intellectuels de mener leur vie et d'accepter sa mort. Durant ce processus il sera rejeté et accepté, aimé et haï, moins pour ce qu'il est que pour ce qu'il renvoie. Le film rejoue la scène primitive de son départ : comme avant, il se fait aimer pour les quitter de nouveau, mais cette fois il leur permet de dépasser cet abandon, dorénavant définitif.

La psychanalyse, pourtant souvent réduite en matière de cinéma à des formules simplificatrices, est ici le ciment même du film, donnant vie aux personnages et formes à leurs sentiments. Ainsi c'est en s'interrogeant sur ses propres origines que Berling est en mesure de mettre des mots sur son refus d'être père. Cette fuite devant la paternité entraîne la lente désagrégation du couple

qu'il forme avec Natacha Régnier. Comment en effet être le père de si l'on n'a pas accepté préalablement d'être le fils de ? Berling se distingue par sa difficulté à s'inscrire dans une généalogie, dans le temps. Son métier en est l'exemple. Gêrontologue, il lutte contre le cycle naturel de la vie, qui comprend à la fois morts et naissances. La scène qui ouvre le film le montre avec finesse. A un patient, malheureux car se sentant incapable d'aimer son enfant, Berling au lieu d'une nécessaire analyse seule susceptible de révéler à l'homme les causes de son mal, recommande de plus amples analyses médicales. Ce travail sur lui-même, lent et douloureux, que Berling effectue grâce à son père, le film s'en fait le spectateur attentif et aimant.

Ecran noir nuits blanches

Comment j'ai tué mon père est un film sur le cinéma. Il met en scène une pure fiction, qui n'a bien sûr aucune existence corporelle (on reste au cinéma) mais qui n'a même aucune consistance réelle à l'intérieur du film. Sans se soucier de réalisme, elle n'est qu'une représentation produite par l'imaginaire ou la conscience de Berling. Cette mise en abîme de l'histoire, familiale et cinématographique, doublement imaginaire suscite une réflexion sur ce qu'est le cinéma, sur la validité de ses représentations, virtuelles par nature et plus encore sur ce qui fonde l'existence des personnages de fiction. Le film met ainsi en image leur double recherche d'humanité : qu'est-ce qui fait d'eux des hommes, comment s'inscrire dans une lignée (à la base même de l'interrogation psychanalytique de *Comment j'ai tué mon père*) alors qu'ils ne peuvent concrètement dépasser l'irréalité de leur condition fictionnelle ?

Ainsi le frère même de Berling s'interroge vers la fin du film, seul face à la caméra, sur ce qui fonde son existence. Il énumère les scènes qu'il a eu en commun avec son père durant le film, moments émotionnellement intenses, avant d'avouer : " *le reste du temps j'ai eu l'impression de n'avoir fait que dormir* ". Et en effet, en dehors de ses apparitions à l'écran, il ne peut que retourner au sommeil, à l'oubli, au néant, son existence fictionnelle ne pouvant en aucune manière survivre au cadre spatio-temporel du film.

Il est d'ailleurs révélateur qu'aucun personnage ne dorme jamais (à l'exception du fils de la maîtresse de Berling qui appartient encore à un monde protégé), comme si le sommeil pouvait signer leur disparition. Leur consistance leur apparaît trop fragile, leur existence trop peu certaine pour qu'ils consentent à s'abandonner au sommeil. A ces moments où ils devraient dormir, échappant ainsi au regard du spectateur, c'est le cinéma qui se reflète dans leurs yeux grands ouverts, puisque sur leurs pupilles sont projetées des lumières mouvantes, une télévision restée allumée, des images documentaires de l'Afrique, monde imaginaire du père. Les yeux, à la fois miroir de l'âme et porte par laquelle on pénètre dans un monde de cinéma, revêtent une symbolique importante. Ainsi lors de cette fameuse scène par laquelle Berling commence à imaginer ce qui pourrait arriver, un travelling progressif sur ses yeux nous permet d'entrer dans son univers fictionnel.

La dernière scène du film est l'exact pendant de la scène que nous venons d'évoquer. Néanmoins, dans l'intervalle il est devenu homme. Si la cause de cette évolution est le travail sur lui-même qu'il effectue, sa traduction à l'écran passe notamment par un subtil jeu de couleurs. Alors que Berling et sa femme se corporalisent progressivement, les couleurs de leurs chairs gagnent en intensité et en contraste. De même tandis que le visage de Berling gagne progressivement sa part d'ombre alors qu'il consent à abandonner son vernis social, Bouquet s'éclaircit avant de se fondre complètement dans l'écran blanc, d'accéder à la mort cinématographique. Berling, à l'issue du film, prend conscience de son humanité. Il échappe ainsi à sa fictionnalité et au film même. C'est pourquoi *Comment j'ai tué mon père* s'achève sans que nous soient montrées les décisions prises par Berling quant à sa vie future. Il n'appartient plus au cinéma, le regard du spectateur ne peut plus avoir de prise sur lui. Il accède au réel, son histoire ne nous regarde plus.

Le Corbeau - Ze Supervisor

Nothomb: une apnée progressive dans une atmosphère hors de toute commune réalité, et qui pourrait pourtant être tout à fait être réelle.

LES CATILINAIRES

A la fois très médiatisée et très critiquée, Amélie Nothomb, selon toute logique, n'aurait pas a priori sa place ici, n'ayant pas nécessairement besoin de *Ravillac* pour faire sa promotion. Il serait d'ailleurs sans doute difficile d'établir définitivement si le personnage détient un tant soit peu d'intérêt (on a longuement parlé de sa passion pour les fruits pourris, de ses tenues ou de son rouge à lèvres, elle-même déclarant qu'elle ne se "trouve pas particulièrement excentrique") ; ses livres, tournant tous sensiblement autour des mêmes sujets (la culpabilité principalement), sont d'étranges objets qui plongent dans un sentiment de mal-à-l'aise si désagréable qu'il ne permet souvent pas de finir le livre. On peut citer *Le sabotage amoureux*, où le mal-à-l'aise agit comme le crissement d'une craie sur un tableau, qu'on supporte par surmoi démesuré, comme on regarde un navet jusqu'à la fin par conscience culturelle. Les démêlés d'une petite fille égocentrique et cruelle, scatologique au dernier degré et masochiste-ment amoureuse d'une camarade de classe, laissent une violente envie de vomir qu'il est bien difficile de maîtriser.

Ce monstre étrange, qui semble vouloir déverser perversement sur ses lecteurs ce qu'elle-même endure d'abominable, et qui considère chaque écriture d'un livre comme une grossesse, tout en se félicitant de n'avoir aucune fausse couche à son actif, a pourtant réussi à enfanter un pur chef-d'oeuvre. Un chef-d'oeuvre oscillant parfaitement entre le supportable et l'insupportable, qui manie ce fameux mal-à-l'aise avec un brio incroyable, en le maintenant derrière une limite très fragile qui menace sans cesse de se briser. *Les catilinaires* décrivent ainsi la retraite heureuse d'un couple âgé, (Emile et Juliette), qui a toujours rêvé de vivre seul et s'installe enfin dans une maison reculée, à la campagne. Ils font très vite la connaissance d'un voisin manquant foncièrement de toute correction, qui imposera chez eux, deux heures par jour, sa présence laconique ou silencieuse, et par là même, progressivement invivable.

Le contraste qui s'opère entre le couple attendrissant et juvénile, trop poli pour refuser le visiteur, et ce dernier, cruel dans son obstination mécanique et inexplicable, va laisser place à une soudaine prise de conscience de la subjectivité de ses agissements, qu'on a toujours considérés comme les seuls possibles, par la découverte de l'existence d'un autre. Le couple va se trouver cloîtré dans ses bonnes manières, éprouvant une gêne grandissante devant son voisin ; gêne qui finira par se muer, pour Emile, en désir de meurtre. Cette transformation graduelle d'un homme doux et attentionné en véritable assassin ; l'entrée en scène de la femme du voisin, un "kyste" boulimique auquel le plaisir est interdit ; l'injustice flagrante dont est victime ce couple irréprochable ; les aspects maniaques et méthodiques du visiteur, possédé par des crises de violence terrorisantes à la moindre contrariété ; la détresse, enfin, qui envahit cet homme jusqu'à le pousser au suicide ; plongent petit-à-petit le lecteur dans un monde aux repères brisés, qui bouleverse ses certitudes et lui procure de violents frissons de la manière la plus subtile qui soit. Tout est absolument crédible, et tout pourrait très bien nous concerner. Emile dit ainsi dans les premières lignes : *"On ne sait rien de soi. On croit s'habituer à être soi, et c'est le contraire. Plus les années passent et moins on comprend qui est cette personne au nom de laquelle on dit et fait les choses"*.

La Poularde Masquée



< BD Quand j'ai proposé de rédiger la première rubrique BD, je ne me voyais pas présenter autre chose que **Psychanalyse**.

Courte, drôle, originale malgré un concept très simple : la même image d'un personnage dont on ne voit que la tête, abrutie, décoiffée

et aux traits simplifiés, soumis à plusieurs tests psychanalytiques (associations de mots, descriptions d'images) que l'auteur, **Lewis Trondheim**, utilise pour faire délirer son personnage plus ou moins longuement sur ses frustrations sexuelles ou encore sur ses ébats passionnels avec la femme du psychanalyste.

Shaïgan



Psychanalyse de Lewis Trondheim - édité par Le Lézard - collection Lezard Grafik - 30F

< Zique

SONIC YOUTH NYC Ghosts and Spirits

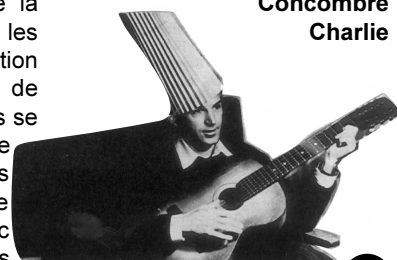
Une lente intraveineuse auditive... la répétition d'un nombre restreint de notes... deux minutes d'une progression linéaire psychédélique sur fond de samples... puis la voix quasi-transparente de Thurston Moore vient caresser cette dissonance rêveuse... Ainsi commencent les 40 minutes du 14ème album de *Sonic Youth* (avec Thurston Moore - guitare/chant, Kim Gordon - basse /guitare/chant, Lee Ranaldo - guitare/chant, et Steve Shelley -batterie du groupe depuis 1984).

Sonic Youth : un des groupes phares de la scène *No Wave* (un mélange de rock, de jazz, de noise et de composition / expérimentation moderne), les contemporains du monde de la musique underground new-yorkaise (qui comptait des groupes tel que *The Velvet Underground*), et un des rares groupes underground à avoir réussi à conserver son intégrité artistique tout en étant signé chez une grande maison de production (Geffen) depuis une dizaine d'années. Et ce n'est pas avec *NYC Ghosts and Spirits* sorti en 2000 que cela change. On retrouve la même structure que dans les albums précédents : répétition de quelques notes ou de quelques accords auxquels se rajoute un flot anarchique de son et de mélodie. Mais il se démarque du reste de la discographie de *Sonic Youth* par un aspect plus

posé et moins destructeur que de par le passé. Ce 14ème album semble être fait de touches délicates de musique savamment assemblées comparé aux albums précédents plus brouillons, véritables concentrés d'énergie anihilante (notamment *Daydream Nation*, sorti en 1988 et considéré comme étant le chef d'oeuvre de *Sonic Youth*).

Ce calme est aussi perceptible dans des paroles et dans des titres plus poétiques (par comparaison avec l'album *Experimental Jet Set, Trash and No Star* sorti en 1994). Mais cette poésie qui donne l'impression d'une écriture spontanée reste dans la même veine sombre et urbaine qui caractérise l'ensemble de l'oeuvre de *Sonic Youth* et qui complète parfaitement leur structure musicale. Comme le constate le critique Ellen Willis, *"la plus vieille métaphore qu'offre le rock-n-roll pour la vie urbaine moderne - une énergie anarchique encadrée par une structure serrée et répétitive"*.

Concombre Charlie



Ravillac / novembre 2001 23